

La pensée contra-phobique

Jean-Luc Donnet

DANS **REVUE FRANÇAISE DE PSYCHANALYSE** 2014/3 Vol. 78, PAGES 681 À 693
ÉDITIONS **PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE**

ISSN 0035-2942

ISBN 9782130629351

DOI 10.3917/rfp.783.0681

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2014-3-page-681?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

Prolongements théoriques

La pensée contra-phobique

Jean-Luc DONNET

En choisissant comme thème du colloque de Deauville la phobie de la pensée, Paul Denis faisait référence à trois articles dont le mien, « Le psychophobe », publié en 1982. Pour l'avoir rapidement corrigé en 2009 au moment de l'insérer dans un livre (Donnet, 2009), je pensais en avoir gardé un souvenir précis. À l'époque de sa parution, le choix de son titre entendait surtout faire écho à l'intitulé du numéro de la *Nouvelle Revue de psychanalyse*, « Le trouble de penser » (n° 25, 1982). Il ne faisait donc pas référence à une problématique spécifiquement phobique. Il s'agissait d'un cas pris en charge dans un cadre institutionnel pluridisciplinaire destiné à soigner des adolescents. Cette prise en charge collective n'avait impliqué qu'un registre psychothérapique limité ; le traitement, plutôt mouvementé, des conduites anti-sociales du garçon, les vols notamment, occupait une part importante de mon récit. Chez Roland, mon jeune patient, le rejet du penser – ou du parler ? – se traduisait par un état d'exaspération muette et angoissée, se déchargeant immédiatement dans un agir compulsif (déchirer). Il n'était pas sûr que le lien entre ce symptôme et le traumatisme incestueux subi par sa mère puisse éclairer en profondeur une problématique métapsychologique aussi complexe que celle de la phobie de la pensée. En tout cas, c'est ce qu'a remarquablement réalisé l'exposé d'Évelyne Chauvet qui ouvrait le colloque. Un point m'a particulièrement sollicité : l'analogie qu'elle relevait entre le cas de sa patiente et celui de Roland : la transmission intergénérationnelle d'un traumatisme « en négatif » ; pour sa patiente, la négativation par son père des effets de la disparition tragique de ses parents ; pour Roland, la négativation, par sa mère, de toute référence à son propre père. Cette analogie m'en évoqua une autre, depuis longtemps oubliée, celle entre Roland et Z, « l'enfant de ça »

(Donnet, Green, 1973) : tous deux *exposés* au regard de l'autre sous le signe d'une aura incestuelle. Les souvenirs de la période qui avait précédé l'écriture du « psychophobe » me revenant à l'esprit, j'éprouvais le désir de reprendre mon observation, à la recherche d'un après-coup, qui se relierait précisément à la phobie de la pensée. Je me suis souvenu, en particulier, du moment où, au cours de la recherche qui allait conduire à la publication de *L'enfant de ça*, André Green et moi explorions les troubles de la pensée chez Z. Nous nous étions beaucoup intéressés à Bion : sa théorie de la pensée avait constitué un appui dans le travail qui nous amena à la description de « La psychose blanche ». Or, au moment où, un peu plus tard, je rencontrai Roland pour la première fois, son comportement, je m'en souviens encore, m'apparut comme une expression à ciel ouvert de l'opposition entre évacuation et tolérance à la frustration, que Bion posait comme l'alternative fondamentale conditionnant l'accès à la pensée : Roland incarnait l'urgence d'une évacuation immédiate, alors que Z illustrait le ressassement d'une pensée immobilisée. Mais l'analogie entre le psychophobe et l'enfant de ça m'a aussi fait retrouver le souvenir d'une conférence que j'avais faite en 1975, au Lutétia, sous le titre « Le besoin de théorie », conférence dont je ne suis pas en mesure de retrouver la moindre trace écrite. Je me souviens cependant que j'étais parti de l'article de Freud sur *Les théories sexuelles infantiles* (Freud, 1908c) dans lequel il postule que l'exigence première de la pensée, chez l'enfant, est de trouver réponse à l'énigme de l'origine des enfants ; la tâche de la pensée serait ainsi de prévenir la survenue d'événements redoutés : l'ambiguïté de cette formulation suggérerait l'existence d'une dimension contra-phobique dans le mouvement de la pensée. Freud va insister sur l'imprégnation des contenus de pensée par les matériaux issus de l'organisation sexuelle du moment ; mais il fait aussi valoir l'incidence du « mensonge parental », dont les conséquences pathogènes sur le développement de la pulsion de savoir et la liberté de pensée peuvent être majeures ; il va jusqu'à assimiler cette blessure de l'intellect à celle de l'Œdipe. Dans ma conférence, je reliais à l'échec et la déception de cette exigence de théorisation le « besoin de théorie » compulsif que présentent certains patients, et qui leur rend presque inaccessible l'association libre. À l'encontre de cette addiction à la théorie, l'exigence théorisante de l'enfance semblait impliquer que le fonctionnement psychique y associe les processus primaires du principe de plaisir, imprégnés de sexualité, et les processus secondaires assurant une maîtrise prévisionnelle relative. Cette description s'appuyait évidemment sur la lecture du Petit Hans, dont la phobie est si articulée avec son besoin de théorie (Freud, 1909b) ; et du Léonard, chez qui le conflit entre une investigation compulsive et une créativité inhibée interroge crucialement les modes d'investissement du penser (Freud, 1910c).

De cette lecture de Freud¹, il ressortait que, pour l'enfant, un moment significatif était celui où l'exercice de sa pensée n'était plus seulement mu par le désir d'une retrouvaille de l'objet, mais pouvait basculer vers l'attrait du nouveau, en quête d'une trouvaille. Le mouvement spontané de la pensée s'étaye nécessairement sur la langue et les codages symboliques, mais se heurte inéluctablement au mensonge parental et culturel. La jouissance sublimatoire du penser continue d'osciller entre la répétition du déjà connu et l'attrait de l'inconnu. Si le processus théorisant soutient la quête de l'impensé, la théorie acquise peut servir à s'en préserver. On mesure l'ambiguïté du « besoin de théorie »².

En revenant sur la clinique du psychophobe, je me centrerai surtout sur le lien entre la phobie de la pensée et la situation incestuelle.

Roland était un garçon de treize ans et demi, présentant depuis sa première enfance des troubles majeurs du comportement ayant justifié le placement et le renvoi répétitif d'innombrables institutions ; il m'était adressé pour envisager une admission en hôpital de jour, alors qu'il était déscolarisé depuis deux ans. Lors de notre rencontre initiale, Roland m'apparut d'abord comme un garçon sympathique et malin ; mais ce qui suivit me fit comprendre les raisons de sa situation catastrophique. Pendant quelques minutes, le dialogue fut rendu aisé par l'évocation de ses méfaits, qui semblait constituer sa façade identitaire ; mais ma tentative pour aller au-delà déclencha un malaise hostile, angoissé, croissant jusqu'à l'exaspération ; il bascula soudain dans une crise rageuse d'agitation motrice, déchirant compulsivement tout ce qui lui tombait sous la main, et m'obligeant à interrompre aussitôt l'entretien. Comme je l'ai dit, j'eus l'impression d'un rejet incoercible de l'activité de pensée ; rejet qui aurait pu être lié au sentiment que je voulais le contraindre à penser – ou à parler ? –. Je poursuivis la consultation seul avec sa mère sans qu'elle m'apporte quoi que ce soit qui puisse jeter un peu de lumière sur l'énigme de cette histoire déjà longue ; du moins jusqu'à ce que, au moment où nous allions nous séparer, je l'invite à noter par écrit ce qui lui reviendrait de l'histoire de son fils : elle me dit alors que, quelques années avant sa naissance, elle avait été violée par son propre père ; elle ajouta qu'il n'était pas question qu'elle revienne sur « tout cela ». Cette révélation suscita en moi un effet de séduction traumatique, dont j'ai tenté, dans mon article, de reconstruire les ressorts contre-transférentiels contradictoires. Je me trouvais placé dans une situation paradoxale : d'une part, ce viol jetait sur le cas une lumière aveuglante ; il suggérait un lien direct

1. Je pense aussi à l'enjeu de l'éducation sexuelle donnée aux enfants, et surtout, à la portée qu'elle prend dans *L'avenir d'une illusion* (1927).

2. Voir « L'opération méta », in J.-L. Donnet, 1995.

entre cette transgression première et les transgressions répétitives de Roland, habité par la compulsion qui lui faisait interroger la loi de manière si compulsive. Comme fils aîné, Roland ne devait-il pas occuper, dans l'imaginaire de sa mère, une place symbolique insoutenable ? Son agir dans le réel pouvait refléter l'impossibilité de fonder une représentation soutenable du désir d'une mère troublée. Quelque chose se transmettait qui, du traumatisme secret de la mère, faisait le traumatisme irréprésentable du fils, et du fils lui-même le support d'une répétition traumatique pour son environnement. D'autre part et simultanément, il m'apparaissait qu'il serait impossible de faire usage de cette clef, qui me semblait pouvoir tout résoudre, comme si la réponse théorique à l'énigme allait lever tous les obstacles. Une représentation absurde condensait mes affects contradictoires d'excitation et de déception : « Quel dommage que je ne puisse tout dire à Roland ! »... Le secret dévoilé était alors une zone érogène obsédante, prise entre le non-dit et l'indicible : premier contact avec une représentation phobogène, que ma pensée devait fuir phobiquement pour ne pas s'y perdre. Ce moment contre-transférentiel passé, je parvins à mettre en latence ses enjeux, mais ils n'en continuèrent pas moins à fonctionner en moi, tantôt comme l'étagage d'une activité psychique aiguisant le désir de mise en sens, tantôt comme un obstacle bloquant le déploiement processuel des représentations. Le secret fonctionne alors, dans l'esprit de l'analyste, comme un noyau préconscient érotisé, tantôt attracteur et tantôt répulseur ; il tend à faire coïncider la pratique et la théorisation, à effacer l'écart pratico-théorique ; le risque existe de court-circuiter la dimension processuelle singulière de la méthode. Nous avons rencontré et décrit cet enjeu comme inversé, dans *L'enfant de ça* : le patient, en s'offrant d'emblée comme une sorte d'illustration de la théorie, semblait saturer l'écoute, contraignant l'analyste, dans une rencontre où tout semblait joué d'avance, à refuser d'entendre pour donner une chance à l'ouverture d'un parcours processuel³. Je ne m'attarde pas sur la technique que j'ai utilisée pour maintenir, dans mes « monologues » avec Roland, une contenance précaire. Je devais préserver un échange *a minima*, presque furtif, qu'il fallait faire durer en évitant l'implosion psychique, et sans jamais paraître attendre de lui quoi que ce soit. D'où la nécessité, pour moi, d'une parole *off*, qu'on pourrait dire en troisième personne, dont je n'étais que le support. Pour avancer en terrain miné, il me fallait ne jamais m'arrêter, contourner ce que des indices minimes m'indiquaient de l'approche d'une zone explosive. Je naviguais entre deux écueils : si je m'approchais trop près, il y avait

3. Voir « La représsaille théorique », in *L'enfant de ça*, *op. cit.* Le patient avait commencé ainsi : « Alors voilà déjà premièrement au départ il y a eu un problème c'est que je ne suis pas du même père ma mère a couché avec son gendre et c'est moi l'enfant de ça ».

effraction, et tout sautait ; mais si je restais trop à distance, il se retranchait en lui-même avec une sorte de rage muette : l'inadéquation de ma parole à sa réalité psychique était ressentie comme un abandon. Mon discours tâtonnant restait autant que possible tangent à son fonctionnement psychique entrevu à travers ses mimiques discrètes. La comparaison avec la patiente d'Évelyne Chauvet est intéressante : tandis qu'elle surveille son intérieur menaçant, Roland surveille au dehors, cet objet dangereux que je semble incarner ; en ce sens, il est plus proche d'une projection phobique. É. Chauvet évoque une modalité de parole qui correspond au niveau d'élaboration complexe de sa patiente, mais, comme la mienne avec Roland, elle ne s'adresse pas directement à la patiente ; elle se parle à elle-même, utilisant sa capacité à s'entendre parler et être parlée ; ce faisant, elle met en jeu la dimension intra-psychique d'un transfert sur la parole pour lequel sa patiente n'est pas mûre. C'est dire à quel point il est difficile, dans ces situations, de dissocier l'effet des contenus de pensée offerts, servant au « passage » entre les deux psychismes, et l'effet directement identificatoire.

Au cours des deux ans d'une prise en charge complexe, un certain travail d'élaboration s'accomplit, qui resta largement implicite. Ce sont les quelques rencontres avec la mère et le fils qui m'ont permis de construire un lien intelligible entre le traumatisme de l'une et la tendance anti-sociale de l'autre. Au cours de mon deuxième entretien avec la mère⁴, je ne devais pas être remis du traumatisme de la révélation, puisque, tandis que nous nous interrogeons sur la manière dont son secret douloureux avait pu retentir sur son fils, il ne me vint pas à l'idée de lui demander ce qu'elle disait à son fils à propos de l'absence de son grand-père : j'étais bien pris dans leur communauté du déni ; l'absence réelle de son père se redoublait d'une négativation de sa représentation. Le grand-père était-il une sorte de fantôme⁵ ? Quelques rencontres triangulaires s'avérèrent utiles : Roland et sa mère s'y livraient devant moi à des chamailleries pleines d'excitation, oscillant entre la violence et la rigolade ; elles témoignaient d'une complicité taquine protégeant aussi bien de la séparation que d'une intimité tendre. Il était nécessaire que j'intervienne pour y mettre fin. C'est seulement au téléphone que la mère me confia, un jour, la

4. Je n'ai pu rencontrer le père qu'une fois : c'était un technicien, peu porté à la psychologie, qui aimait beaucoup son fils, et disait que Roland savait très bien ce qu'il ne devait pas faire ; formulation reflétant bien l'impasse surmoïque de Roland.

5. Je me souviens d'une jeune femme agoraphobe que sa mère accompagnait à ses séances, mais dont le père lui était inconnu. Devant l'échec prolongé de la tentative d'élaboration processuelle, je me résolus à lui dire que, peut-être, elle craignait de se faire draguer dans la rue, et d'avoir une aventure avec un homme qui se révélerait ensuite être son père. Sa phobie disparut mais pas sa fixation à sa mère, et les séances prirent fin.

gêne qu'elle éprouvait dans le contact corporel avec son fils ; déjà quand il était petit, surtout après qu'il se soit mis à parler, elle était mal à l'aise dans le corps à corps avec lui ; et maintenant, c'était agaçant quand il faisait l'enfant et venait se frotter à elle sur un mode ambigu : elle ne savait pas quoi lui dire. Je lui demandai : « Pourquoi ne pas lui dire qu'il est grand, maintenant, qu'il sait que sa mère est la femme de son père, et qu'il peut s'intéresser aux filles de son âge ? » Elle s'écria alors : « Mais je ne peux pas lui dire cela, ça me ferait penser à mon père ». C'était donc la parole qui lui faisait peur et défaut : elle réveillait en elle le souvenir traumatique, et dévoilerait son secret à travers son trouble visible. L'énoncé de l'interdit, c'est vrai, suppose la reconnaissance, au moins implicite, de l'existence possible du désir interdit ; son énonciation implique une levée partielle du refoulement sans retour du refoulé ; elle requiert cette liberté de pensée que rend possible le maniement de la négation, et plus largement, le régime dénégatoire du penser. Chez la mère de Roland, le souvenir de son viol précarisait le registre symbolique préconscient et entretenait la menace d'une réaction traumatique. Cependant, lors de la consultation suivante, je fus amené à énoncer, devant la mère et le fils, ce qu'il en était de la prohibition de l'inceste ; je le fis sur un mode impersonnalisant, théorisant, « lévi-straussien », et ma parole sembla porter.

Quelques mois plus tard, et alors que nos échanges s'étaient apaisés, Roland me dit, en passant, avec une étonnante pénétration : « Parfois, quand je fais quelque chose de bien, je me sens coupable ». Il semblait résumer ainsi ce qui, sa vie durant, l'avait contraint à faire le mal avec acharnement. Il semblait confirmer que la soumission au surmoi peut prendre le sens d'une tentative de séduction incestueuse. Pendant notre dernier entretien, je ne résistai pas à l'envie de lui demander s'il savait pourquoi il ne voyait pas son grand-père maternel. Il me répondit d'abord qu'il n'en savait rien. Je lui dis qu'il était impossible qu'il ne se soit pas posé la question. Il me répondit : « c'est vrai que c'est bizarre que je ne le connaisse pas ; je crois que c'est un monstre, un monstre de sévérité ; à mon avis, maman a dû faire une bêtise, et il l'a punie trop sévèrement, injustement ; c'est pour ça qu'il y a la brouille ». Je me sentis à la fois comblé et déçu, comme devant la résolution trop simple d'un casse-tête chinois : il était clair, en tout cas, que la construction de Roland rendait suffisamment compte de l'affaire pour que l'enjeu du secret cesse de peser sur un fonctionnement psychique qui devait peut-être jusque-là ne jamais cesser de ne pas y penser.

Avant de revenir sur la « solution » de Roland, je voudrais faire état d'un épisode particulier qui, sur le fonds du travail accompli par l'équipe soignante, a dû jouer dans cette liberté nouvelle. Après un vol important commis par lui dans l'institution, je lui avais dit que je tenterai d'obtenir de ses parents

qu'ils acceptent d'être tenus à l'écart de la nature de sa nouvelle bêtise, et de la manière dont nous allions régler le problème entre nous ; après une longue discussion, ses parents avaient consenti à ce que l'affaire reste, pour eux, un secret. Je croirais volontiers que Roland a dû penser que, puisqu'il y avait entre nous un secret dont l'existence, mais non le contenu, était connu de sa mère, il devait pouvoir exister un secret que sa mère m'aurait confié, et dont je me portais garant de ce qu'il n'avait pas besoin de le connaître pour construire sa propre théorie, pour y penser « de son côté ». Pour le dire autrement, il n'avait plus à craindre ce qui avait peut-être contribué à faire de moi un nouvel objet phobogène, à savoir que je lui dise tout, comme me le suggérait mon fantasme initial ; une fonction tiércéisante s'était instaurée.

Si la solution apportée par Roland à l'énigme du grand-père manquant à sa place symbolique m'avait un peu déçu, c'était parce qu'elle ne disait pas « le vrai sur le vrai » ; si elle m'avait comblé, c'était parce qu'elle constituait une remarquable théorie sexuelle infantile, qui remplissait sa fonction moyennant des déformations pleines de sens. Le signifiant « monstre », si pertinent pour qualifier le grand-père incestueux, se trouvait retourné en son contraire pour désigner un punisseur abusif, justifiant le passage de la faute à la révolte : figure archétypique du surmoi transmis, si monstrueux qu'il lui interdisait de faire le bien. La punition trop sévère représente une « scène primitive » qui se présente comme une projection dans un passé légendaire de sa propre scène psychique, marquée par la guerre à fronts renversés que se livrent moi et surmoi. Dans la formulation de Roland se retrouvaient les traces de l'imprégnation de son contenu par le sadomasochisme infantile. Lui, le « spécialiste » de la bêtise, attribuait à sa mère la bêtise initiale d'où avait résulté la « brouille » : mouvement projectif par lequel il témoignait de son identification à la mère-fille, transformée en femme tentatrice. Après-coup, la scène de décharge classique de notre première rencontre pourrait presque se décrire comme une crise d'hystérie par laquelle il figurait l'attente de cette scène primitive déplacée.

Je retrouve ainsi le thème freudien des théories sexuelles infantiles, dont j'ai rappelé la profondeur des enjeux. La plus vitale serait celle qui affronte l'énigme de l'origine, qui est aussi celle de la scène primitive. Chez Roland, il s'agissait de l'origine d'une lacune dans la lignée maternelle, interrompant la chaîne des générations. L'exigence d'une mise en parole « théorisante » rencontrait à la fois l'obstacle du traumatisme maternel, et la nécessité de préserver son secret. Pourquoi cette situation devait-elle avoir pour conséquence, chez Roland, une phobie de la pensée ? On est tenté de croire, à la lumière de la réponse apportée, que la question relative à « l'absence » de son grand-père était, chez Roland, simplement latente, plus ou moins refoulée. Il faut cependant tenir compte de la communauté du déni et des clivages qui organisaient

l'ensemble de la pensée familiale. Je crois que c'est la levée partielle, indirecte, du clivage qui a permis que s'instaure le jeu du refoulement. La liberté de pensée, dont témoignent la tolérance à ma question et la formulation de sa réponse, est très probablement liée à ce qui est venu renforcer une première topique et un préconscient symbolique : l'énonciation de la prohibition de l'inceste, l'appropriation de la capacité dénégatoire qu'elle requiert, et l'explicitation d'un droit au secret soutenant l'émergence de la fonction tiércéisante. Mais l'enjeu de la phobie de la pensée se situait à un autre niveau : c'est la représentation même d'une scène où il aurait questionné sa mère qui était sans doute « impensable » : la scène de parole représentée se serait confondue avec une mise en acte du fantasme inconscient ; l'inévitable rapproché intime de l'échange aurait valu comme actualisation régressive d'une réalisation incestueuse. Ce télescopage potentiel des registres, et la menace d'une confusion dépersonnalisante, seraient ainsi à l'origine de la phobie de la pensée^{6 7}.

De ce retour sur « Le psychophobe », je retiendrai le caractère à la fois énigmatique et phobogène de sa situation, et la dimension de théorie sexuelle prise par sa réponse à une question devenue pensable et formulable. C'est la présence en négatif de ce grand-père fantôme qui fait le caractère phobogène de la situation familiale. Le père de Roland, lui, aurait voulu qu'on le dise mort. Pour sa fille, la mère de Roland, son père était bien un objet phobogène : dans la réalité, où son apparition était à éviter ; dans son monde intérieur, où il était devenu une imago mal refoulée, dont son fonctionnement psychique devait contourner la représentation. Mais cette représentation traumatique se trouvait constamment réactivée par le contact avec son fils. J'ai souligné que ce fils devait être, dans son fantasme œdipien, « l'enfant du père ». Le trauma du viol ne pouvait que rendre plus intolérable l'affleurement du fantasme. En conséquence, Roland devenait un objet phobogène à demeure, inévitable, lui, et investi défensivement sur un mode régressif sado-masochique. En un sens, Roland endossait bien cette fonction en provoquant l'angoisse de sa mère, par ses sollicitations ambiguës ; et, à un autre niveau, plus voyant, celle de tout son entourage, où il suscitait fascination et rejet en jouant incessamment avec le feu de la délinquance. La dimension phobogène se transférait sur nos rencontres : chacune d'elles mettait en scène la confrontation réciproque du phobique avec

6. Les processus identificatoires impliqués appartiennent à un registre primaire, et sont peu compatibles avec leur mise en représentation ; j'évoque plus loin leur réciprocité projective.

7. Je recoupe ici la ligne d'A.Green (2000) dans « La position phobique centrale ». Cependant, il invoque d'abord une menace intrinsèque à l'association libre, ce qui rend sa description un peu paradoxale. Il est plus porteur, me semble-t-il, de partir de la séduction dangereuse que représente l'analyste, habité par le désir qui sous-tend sa méthode ; l'existence de cette situation phobogène peut mieux rendre compte de la dynamique stationnaire, entre avancée et repli, que décrit Green.

un objet phobogène : je craignais de déchaîner sa rage comme il craignait sans doute que je pose la question impensable. Il m'est arrivé de penser que nous étions l'un pour l'autre, alternativement, Œdipe face à la Sphinx.

La mise en représentation à laquelle Roland aboutit semble « résoudre » suffisamment l'énigme pour que la situation cesse d'être phobogène ; peut-être lève-t-elle même l'hypothèque de la phobie de la pensée ? Elle est l'équivalent d'une théorie sexuelle : elle donne à l'énigme une solution grotesque (Freud), faite d'une vérité déformée mais approchée ; le contenu de son compromis satisfait – provisoirement – le besoin de cohérence propre à une théorie, et protège de l'inconnu inquiétant, du trou noir, qui faisait l'enjeu de la phobie de la pensée.

La séquence clinique que je viens d'évoquer n'obéit pas au modèle d'un symptôme phobique déterminé par la projection d'une motion pulsionnelle sur un objet perceptif évitable, mais elle ne le contredit pas vraiment. Elle s'inscrit bien, par contre, dans la formulation freudienne de *Inhibition, Symptôme et Angoisse*, selon laquelle toute réaction d'angoisse signale une situation de danger extérieur, réel, pour le moi. Freud accorde une grande attention à la manière dont, dans une telle situation, danger de pulsion et danger de réel coexistent et s'articulent. Chez Roland, le danger pulsionnel, lié à son désir œdipien, pourrait bien être projeté sur un mode potentiellement névrotique ; mais la situation extérieure contenait déjà les conditions d'un danger de réel, non névrotique : celui qui associe étroitement la position contre-œdipienne maternelle et la négativation du grand-père. D'un côté, en projetant ses motions œdipiennes, Roland rencontrait, chez sa mère, la position projective qui faisait de lui un objet phobogène ; cette résonance en miroir interdisait à la projection phobique de se fixer pour faire symptôme ; ne délimitant pas son objet, elle ne pouvait libérer le fonctionnement de la pensée. La phobie de la pensée résulterait alors de la dynamique de ce renvoi indéfini, entretenu par la réciprocité des projections, signant l'échec du symptôme. Cependant, d'un autre côté, il faut prendre en compte la présence de l'énigme, dont le rôle séducteur intrinsèque peut éclairer ce que la notion même d'une phobie de la pensée a de paradoxal⁸. J'ai évoqué la menace contenue dans une scène de parole confondant le questionnement et le rapproché incestueux. Mais l'énigme de la négativation du grand-père n'en constituait pas moins, pour Roland, une sollicitation subjective impérieuse, cruciale pour sa vie psychique. Comme celui des enfants qui ont besoin de théoriser l'origine, son désir de savoir avait la tâche de rétablir sa lignée maternelle occultée.

8. Car il faudrait rendre compte du mouvement dynamique qui la distingue, comme chez « l'enfant de ça », d'une simple inhibition de la pensée.

Le besoin du moi de satisfaire une curiosité légitime mais inévitablement transgressive agissait donc à rebours de la tendance à l'évitement. C'était le même objet, le secret maternel, qui était phobogène et attracteur. La phobie de la pensée trouverait alors une détermination complémentaire dans la nécessité, pour le moi, de fuir sans cesse une tentation si nécessaire au besoin de cohérence symbolique ; mais si périlleuse pour son besoin de se sentir aimé, dont il conjurait aussi la crainte par la répétition de ses méfaits. Le refus scolaire de Roland ne traduisait-il pas une révolte contre cet interdit à penser ? Mais, pour lui, l'accomplissement du travail de pensée requis pour affronter et lever l'énigme aurait constitué une sorte d'exploit psychique, exigeant, outre l'intégration sublimatoire complète de son sadisme, un courage psychique hors du commun, proprement héroïque : le courage de la vérité ? Peut-être faut-il envisager qu'il s'agirait, alors, d'un investissement contra-phobique de la pensée⁹ ? À la limite, on pourrait dire que, dans une situation comme celle de Roland, il s'agit moins d'une phobie de la pensée que d'un recul devant le mouvement contra-phobique exigé par une énigme phobogène. Avec sa théorie-fiction, Roland échappait à l'alternative entre la phobie de la pensée et le forçage contra-phobique de l'énigme¹⁰.

Je vais revenir, pour finir, sur l'enjeu incestuel de l'énigme et ses implications. Dans *Totem et Tabou*, Freud, parlant du tabou de la belle-mère, évoque « le chemin du choix de l'objet » ; il désigne le processus par lequel le sujet s'éloigne de l'objet primaire, dont, pourtant, il conservera l'image intacte dans l'Inconscient. Lorsque l'inceste est mis en acte, tout se passe comme si ce chemin se trouvait effacé par le télescopage du fantasme et de la réalité, s'accompagnant souvent d'une dé-différentiation psychotisante de l'espace psychique. Par contraste, l'activation névrotique des fantasmes incestueux met en jeu une régression formelle de la pensée qui permet de parcourir à rebours ce chemin. Le surmoi est alors garant de la consistance topique de l'espace psychique¹¹. Dans les situations incestuelles, comme celle de l'enfant de ça ou de Roland, il se produit une sorte de fragilisation du processus de surmoïsation, à travers la défaillance ou la vacillation du

9. Je me suis demandé si l'impulsivité manifestée par Roland dans ses conduites anti-sociales n'était pas un déplacement de celle qu'aurait requis son questionnement. Par ailleurs, les conduites contra-phobiques du moi ne se réduisent pas à un agir qui court-circuiterait la pensée ; le renversement en son contraire peut avoir une portée structurante pour l'espace psychique et le moi.

10. On peut penser ici à l'acharnement d'Œdipe dans la tragédie de Sophocle. En un sens, le jusqu'aboutisme d'une investigation contra-phobique conduirait à l'exigence radicale de signification propre au paranoïaque.

11. Voir dans ce même numéro le texte de J.-L. Baldacci « Phobie de la pensée et épreuve d'actualité ».

surmoi intergénérationnel transmis. Ces situations sont porteuses d'une menace de télescopage fantasme-réalité, appelant souvent comme défense le gel du champ fantasmatique¹², comme c'était le cas de l'enfant de ça. Pour Roland, l'enjeu incestuel se situe dans l'interférence entre la relation œdipienne mère-fils et l'inceste mis en acte par le grand-père, interférence qui s'incarne dans les séquelles du traumatisme subi par la mère. Leur incidence a dû jouer tout au long du processus de surmoïsation de Roland, à la mesure du registre confusionnant de l'offre identificatoire. En faisant de lui son objet phobogène, sa mère lui a transmis un interdit de l'inceste un peu paradoxal, ambigu, mais témoignant bien du désir qu'il soit né, et trouvant appui sur la réalité consistante de son mari, père de son fils. Cependant, la normativisation liée à cette scène primitive ne suffisait sans doute pas à faire écran, en elle, à la scène incestueuse. On peut supposer que cette résonance a pu peser sur l'introjection surmoïsante, par Roland, d'un couple parental post-œdipien. J'ai souligné l'effet apparemment structurant de mon énonciation de la prohibition : il est probable que son impact ne s'explique pas par son contenu sémantique en rapport avec une situation œdipienne génitale ; mais plutôt par son effet apaisant sur une relation marquée depuis toujours par un état d'excitation indifférencié, infiltré par une anxiété érotisée. Mon intervention, porteuse d'une tiércéisation symbolique, a pu mettre fin au malaise d'une relation qui ne se perpétuait que de son incertitude même, interdisant aussi bien séparation que rapprochement véritables. Comme Freud le fait dans *Inhibition, Symptôme et angoisse*, le terme de séparation doit être pris ici dans tout l'éventail de ses acceptions, depuis la naissance, avec son « traumatisme », jusqu'à la coupure du symbolique. Freud place le couple lien-séparation au cœur de l'échelonnement génétique des situations de danger qui jalonnent le développement psychique du moi-sujet¹³. Si l'inceste n'y est pas nommément désigné, c'est parce qu'il est implicitement partout en jeu, qu'il ne se limite pas au temps œdipien-génital, temps lui-même étalé. Si l'on suit attentivement Freud, il apparaît que les enjeux de la séparation œdipienne se jouent en trois temps : celui où le tiers paternel sépare de l'objet maternel ; celui où les identifications secondaires du surmoi « post-œdipien » réorganisent l'espace psychique en fonction de la relation moi-surmoi ; celui où la

12. Voir annexe « Le tabou de la belle-mère », dans *L'enfant de ça*, op. cit.

13. Freud établit une séquence de situations d'angoisse, dont les discontinuités sont autant d'échelons marquants des césures qualitatives dans leurs conditions de survenue et les processus de défense qu'elles impliquent ; la nature du danger (biologique, psychique, libidinal, narcissique, moral-social) se modifie, et définit ce que l'environnement est censé fournir comme protection, sous forme d'apport ou d'interdit. *Inhibition, symptôme et angoisse* peut se lire comme une saisie théorique des rapports du dehors et du dedans prenant en compte la complexité introduite par la deuxième topique.

séparation réelle d'avec les parents transforme une épreuve de réalité, qui, jusque-là, ne dissociait pas la saisie du réel et le dire parental. Chez Roland, aucune de ces étapes n'est vraiment franchie : la confusion identificatoire a bloqué son entrée en latence et retarde maintenant son adolescence ; le conflit normal entre le moi et le surmoi existe mais se présente comme une lutte à fronts renversés. Freud ne distingue pas, dans l'angoisse dont le surmoi menace le moi, ce qui vient de la menace de castration ou de la peur de perdre l'amour, les deux dangers réels antérieurs. Mais il distingue, par leur degré d'intériorisation, l'angoisse morale, proprement endo-psychique et l'angoisse sociale, moins intérieure, plus en rapport avec le lien social. Alors que la première peut volontiers être névrotique, la seconde se manifeste sans doute d'abord par la peur du gendarme, qui témoigne d'un défaut d'intériorisation. Mais, plus profondément, l'angoisse sociale renvoie à un sentiment d'abandon que Freud rattache à celui d'être exclu de la horde primitive. J'ai pu postuler, chez Roland, l'existence d'un sentiment inconscient de culpabilité massif ; mais le statut d'exclu, de hors la loi, que lui valaient ses conduites anti-sociales, c'était vraiment son destin depuis l'origine ! Ne semblait-il pas avoir échappé au pacte fondateur, qui, dans le mythe freudien, a été la conséquence du meurtre du père primitif ? Roland aurait-il refusé le partage de cette culpabilité fondatrice ? Les interprétations possibles de sa compulsion anti-sociale sont multiples. Faut-il invoquer une révolte inconsciente contre une loi qui serait restée celle du bon plaisir du père primitif, ou son identification inconsciente au fantôme de son grand-père ? Ou le rejet d'une loi qui n'a pas de raison d'être puisqu'elle n'a pas sanctionné ? S'agit-il enfin d'un défi œdipien, qui serait aussi un appel à la loi ? La provocation masochique chercherait la sanction qui délimiterait sa faute, rendrait sa culpabilité subjectivable, et le délivrerait d'une culpabilité empruntée identificatoirement à sa mère, ou à son grand-père. C'est la condensation de tous ces registres contradictoires qui rendrait compte de la répétition de l'échec, et ferait évoquer une sorte de malédiction. Pourtant, quand Roland me dit : « parfois, quand je fais quelque chose de bien, je me sens coupable », il donne à entendre le caractère subjectivant de sa reconnaissance d'un sentiment endo-psychique de culpabilité ; cette reconnaissance témoigne d'une instance surmoïque-idéale en voie d'impersonnalisation ; et en identifiant la dimension paradoxale de son affect, il n'est pas loin d'en faire un symptôme, ce qui ouvre la voie à une résolution processuelle, subjectivante, de ce qui sera devenu son énigme.

Jean-Luc Donnet
40 rue Henri Barbusse
75005 Paris
jlucdonnet@orange.fr

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Donnet J.-L. (1995), *Le divan bien tempéré*, Paris, Puf.
- Donnet J.-L. (2009), *L'Humour et la honte*, Paris, Puf.
- Donnet J.-L. Green A. (1973), *L'enfant de ça, psychanalyse d'un entretien : la psychose blanche*, Paris, Éditions de Minuit.
- Freud S. (1908c), Les théories sexuelles infantiles, *OCF-P*, t. VIII, Paris, Puf, 2007.
- Freud S. (1909b), Analyse de la phobie d'un garçon de cinq ans (Le petit Hans), *OCF-P*, t. IX, Paris, Puf, 1998.
- Freud S. (1910c), Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci, *OCF-P*, t. X, Paris, Puf, 1993.
- Green A. (2000), La position phobique centrale, *Revue française de psychanalyse*, t. LXIV, n° 3 ; repris in *La pensée clinique*, Paris, Odile Jacob, 2002.